

## 5. LA PROPHÉTIE AU TEMPS DES ROIS SAÛL ET DAVID (CD XVII,1-13)

XVII, 1. Comment se sont accomplies les promesses de Dieu à Abraham, dans la postérité duquel, au nom même de ces promesses, nous savons qu'on doit trouver et la nation israélite selon la chair et toutes les nations selon la foi : c'est ce que nous indiquera le développement de la Cité de Dieu au cours du temps. Comme le livre précédent s'est terminé au règne de David, nous abordons maintenant à partir de ce règne la suite des événements, autant que cela paraît suffire au but de notre ouvrage. Or, le temps qui commence avec la prophétie du saint Samuel et comprend la captivité d'Israël à Babylone, puis son retour après soixante-dix ans selon la prédiction du juste Jérémie (Jr 25, 11) et la reconstruction de la maison de Dieu : c'est tout le temps des prophètes.

Après le temps de la promesse centré sur Abraham et ses premiers descendants selon la chair, vient le temps de la prophétie qui commença avec l'instauration de la royauté. Ainsi s'accomplissait, après une installation très difficile, la promesse selon laquelle le peuple d'Israël posséderait cette terre qui deviendra plus tard, sous l'empereur Hadrien, et en sanction contre les Juifs, la province romaine de Palestine.

Le livre XVI s'achevait sur la fin de l'adolescence et de la croissance du peuple d'Israël, avec la simple évocation du rejet de Saül, premier roi d'Israël, et de son remplacement par David dont le Messie sera appelé le fils (cf. XVI, 43). Le livre XVII parle du prophète Samuel qui donna l'onction royale tour à tour à Saül, qu'il dut rejeter pour sa mauvaise conduite, puis à David. Cette période des premiers rois est donc celle de la « jeunesse », c'est-à-dire de la force de l'âge (entre 32 et 40 ans) du peuple d'Israël installé parmi les nations. Elle sera suivie, après Salomon, de celle de son déclin vers la vieillesse avec les derniers prophètes qui annonceront le Messie – en grec, *Christos*, « l'Oint » du Seigneur –, l'exil à Babylone puis le retour dans leur Terre de ces « rescapés » qui deviendront le peuple Juif.

Mais qui mérite le nom de prophète ?

### 1. Remarques sur les prophéties (XVII, 1-3)

#### 1. Sur le temps des prophètes (XVII, 1)

XVII, 1 [...] On peut sans doute légitimement appeler prophètes le patriarche Noé aux jours duquel toute la terre fut détruite par le déluge, ainsi que les autres avant ou après lui, jusqu'au temps où le peuple de Dieu commença d'avoir des rois, car ils ont prédit de quelque manière ou figuré des faits concernant la Cité de Dieu et le Royaume des cieux ; d'autant que nous lisons que plusieurs d'entre eux furent appelés expressément de ce nom, comme Abraham et Moïse (Gn 20, 7; Dt 34, 10).

C'est en effet dans un songe, quand Dieu demanda à Pharaon de rendre à Abraham sa femme Saraï, qu'il lui présenta ce dernier comme un prophète tout en ajoutant : « *il priera pour toi et tu vivras* » (Gn 20,7). Et c'est ce même titre que le *Deutéronome* donne à Moïse après sa mort sur le mont Nébo et son ensevelissement par Dieu dans un lieu inconnu : « *Il n'a plus paru en Israël de prophète semblable à Moïse, que l'Éternel connaissait face à face* » (Dt 34,10).

XVII,1 [...] Cependant on nomme plus précisément « jours des prophètes » ceux à partir desquels Samuel commença à prophétiser (1 S 3, 20), lui qui, sur l'ordre de Dieu, conféra l'onction royale d'abord à Saül (1 S 10, 1), puis, après la réprobation de celui-ci, à David (1 S 16, 13), qui ne devait pas, tant que durerait la royauté, manquer de successeurs pris dans sa postérité.

C'est donc avec Samuel, qui peut également être considéré comme le dernier Juge d'Israël, que s'opère le dédoublement de la royauté et de la prophétie : au roi, le gouvernement

terrestre ; au prophète, le rappel des exigences de l'Alliance. Après Samuel, prophète au temps de Saül et au début du règne de David, interviendront successivement Nathan, qui reprochera sa faute à David et, après le schisme, le grand prophète Élie suivi de tous les autres et en particulier des prophètes dont nous pouvons lire les livres.

Mais, pour Augustin, c'est toute l'Écriture qui est prophétique, « *aussi attentive, sinon plus, à prédire l'avenir qu'à raconter le passé* ». C'est pourquoi, « *sans rien dire de superflu, sans rien omettre de nécessaire* » il va se limiter aux prophéties les plus indiscutables qui annoncent « *le Christ et le Royaume des cieux, qui est la cité de Dieu* » (XVII, 1).

## **2. L'accomplissement de la promesse concernant la terre de Canaan**

Nous avons vu tout au long du livre XVI que la promesse, faite par quatre fois à Abraham puis renouvelée à Isaac et à Jacob, était double : elle concernait d'une part la descendance d'Abraham selon la chair comme devant hériter de la terre de Canaan, « *depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand Fleuve, l'Euphrate* » (Gn 15,18) et, d'autre part, sa descendance spirituelle : « *toutes les nations qui marchent sur les traces de sa foi* » (XVI,16, cf. Gn 12,1-4).

Si la prise en possession de la terre commença avec Josué fils de Nun<sup>1</sup>, qui la répartit entre les douze tribus après leur victoire sur les peuples qui l'occupaient, sa totale extension ne fut effectivement réalisée, au point d'atteindre l'Euphrate, qu'avec David et Salomon (cf. 1R 5,1) « *qui réussirent à soumettre tous ces peuples et à se les rendre tributaires* » :

XVII, 2 [...] Ainsi donc sous ces rois, la descendance d'Abraham s'était installée dans la terre promise selon la chair, la terre de Canaan, si bien qu'il ne manquait plus rien à l'accomplissement de cette promesse terrestre de Dieu : le peuple hébreu devait rester sur cette terre, pour ce qui est de sa prospérité temporelle, à travers l'ordre inébranlable des générations, jusqu'à la fin de ce siècle mortel, à condition d'obéir aux lois du Seigneur, son Dieu. Mais Dieu, sachant que cette condition ne serait pas observée, usa aussi de peines temporelles afin d'éprouver (*ad exercendos*) en elle le petit nombre de ses fidèles, et pour que soient avertis (*admonendos*) ceux qui, par la suite, parmi toutes les nations, croiraient en lui, comme il convenait d'avertir ceux en qui s'accomplirait l'autre promesse, une fois révélée la nouvelle Alliance, par l'incarnation du Christ.

Nous avons traduit par « *peines temporelles* », ces épreuves qui, pour les fidèles qui n'ont pas mérité de châtiments, comme l'exil, par leurs propres actes, mais qui les subissent par appartenance à leur peuple, sont l'occasion de s'exercer à la patience et de tenir dans la foi. En effet, ce qui pour un « *sage* » vivant *selon le monde* n'est qu'un accident ou un manque de chance, voire une injustice de la part du destin, devient un « *signe* » ou un « *avertissement* » pour celui qui vit *selon Dieu*.

Pour éclairer ce propos d'Augustin, il y a cette étrange *Parole de Dieu* que l'Église donne à lire certains jours dans la *Liturgie des heures*<sup>2</sup> : « *De même qu'il les fit passer par le feu de l'épreuve pour scruter leurs cœurs, le Seigneur ne cherche pas à nous punir. S'il flagelle ceux qui s'approchent de lui, c'est pour leur donner un avertissement* » (.Judith 8,27).

En quoi consiste cet avertissement ? Essentiellement à nous rappeler que notre destination – le Royaume de Dieu annoncé par Jésus – n'est pas de ce monde et que la « *cité* » voulue par Dieu en terre de Canaan – ce qui deviendra le Royaume d'Israël – n'est pas un but en soi, mais la préfiguration de cette cité céleste qui, elle, est destinée, non pas à un peuple élu et distingué des autres peuples selon la chair, mais à tous les hommes. Ces épreuves sont donc destinées à nous dire de ne pas nous attacher aux biens de cette terre, mais d'aspirer à cette cité où il n'y aura plus de pleurs mais seulement le bonheur d'être avec Dieu et dans son amour pour toujours puisque telle est notre vocation d'hommes créés « *à l'image et à la ressemblance de Dieu* ».

<sup>1</sup> Dans la Septante à laquelle se réfère Augustin : Jésus Navé. Mêmes lettres hébraïques que pour Joseph et Jésus.

<sup>2</sup> En particulier à l'office des Laudes du lundi 4<sup>e</sup> semaine du Temps Ordinaire.

Mais, suite à la faute du premier homme et à l'état de péché dans lequel cette faute a placé toute sa descendance, l'accès à cette béatitude non temporelle passe pour nous par la mort.

SGJ Ces peines temporelles, même non méritées, sont donc voulues par Dieu pour nous « avertir » ?

JM Oui, pour nous rappeler que notre horizon ne doit pas s'arrêter à cette terre, et pour que, durant notre vie terrestre, notre souci principal soit de vivre selon Dieu, en vue de la vie éternelle ou plus exactement en vivant déjà, par la foi et dans l'amour qui vient de Dieu, de cette vie éternelle.

DA Pour les Juifs, cette terre leur a été donnée pour qu'ils puissent y pratiquer la Loi divine de sorte que le Messie puisse venir. Et il y en a qui pensent encore cela.

JM Oui, et qui pensent que, le Messie devant venir à la fin du monde, tout se joue sur cette terre, alors que, selon la foi chrétienne, le Royaume d'Israël ne fut qu'un signe, la préparation à la cité de Dieu qui est invisible et ouverte à tous les hommes. Il y a donc malentendu sur ce Messie puisque les Juifs l'attendent toujours et que nous le reconnaissons en Jésus de Nazareth qui, par sa mort et sa résurrection, nous donne, avec lui, la capacité de franchir la mort.

Telle est donc la double fonction des prophètes : rappeler au peuple d'Israël la fidélité qu'il doit à son Seigneur en raison de l'Alliance contractée par ses pères, et inviter tous ceux qui les liront, même non circoncis, à entrer par la foi dans la vraie cité de Dieu, en vivant selon Dieu.

### **3. Les trois genres de prophéties**

Il y a donc les prédictions divines faites à Abraham, Isaac et Jacob – la double promesse – et les prédictions qui commencent avec Samuel quand le peuple de Dieu, déjà installé dans sa Terre, va devenir un royaume. À partir de l'interprétation paulinienne des naissances d'Ismaël et d'Isaac présentée au début du Livre XV pour éclairer l'hostilité de Caïn à l'égard de son frère Abel, Augustin distingue trois espèces de prophéties :

XVII, 3,1 [...] Elles s'adressent donc, d'une part à la servante qui enfante dans la servitude, c'est-à-dire à la Jérusalem terrestre qui est esclave avec ses enfants ; d'autre part à la libre Cité de Dieu, c'est à dire à la Jérusalem vraie et éternelle dans le ciel dont les fils, les hommes vivant selon Dieu, passent en voyageurs sur terre. Mais, parmi ces prophéties, certaines doivent être comprises comme s'appliquant à l'une et à l'autre : au sens propre à l'esclave, au sens figuré à celle qui est libre.

Il y a donc trois sortes de prophéties : celles qui ne concernent que le peuple d'Israël selon la chair, son histoire et son avenir ; celles qui parlent de la cité de Dieu commencée avec Abel le juste et qui s'adressent à tout homme ; et enfin celles qui valent pour les deux Jérusalem, de manière explicite pour la Jérusalem terrestre et, de manière voilée, mais lisible à partir de la révélation de la nouvelle Alliance, pour la Jérusalem céleste.

Augustin donne ensuite des exemples de ces trois sortes de prophétie :

XVII,3,2 [...] Le prophète Nathan fut envoyé au roi David pour lui reprocher un péché grave et lui prédire des malheurs qui s'en suivraient (2 S 12, 1-7). Les prophéties de ce genre, soit publiques pour le salut ou l'utilité du peuple, soit privées quand un particulier mérite une parole divine à propos de ce qui le concerne pour lui révéler l'avenir et l'usage futur qu'il doit faire de sa vie temporelle, qui hésiterait à dire qu'elles concernent la Cité terrestre ?

Ainsi, Nathan s'adresse à David pour qu'il revienne vers le Seigneur durant sa vie terrestre.

Par contre, quand on lit : *Voici que viennent des jours, dit le Seigneur, où je conclurai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle, non comme l'alliance que j'ai établie avec leurs pères au jour où je les pris par la main pour les faire sortir d'Égypte, parce qu'ils n'ont pas persévéré dans mon alliance, et moi je les ai abandonnés, dit le Seigneur [...]*

*en donnant mes lois à leur esprit et je les écrirai sur leurs cœurs ; et je les verrai, et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple » (Jr 31, 31-33), il ne peut s'agir que de « l'annonce de la Jérusalem d'en haut dont Dieu lui-même est la récompense, puisque le posséder et lui appartenir est le bien suprême et total ».*

XVII,3,2[...] Aux deux [cités], en revanche, se rapporte le fait que Jérusalem est appelée Cité de Dieu et qu'en elle est annoncée la future maison de Dieu dont la prophétie semble s'accomplir lorsque le roi Salomon édifie son très noble temple (1 R 6). Ces choses en effet ont eu lieu selon l'histoire dans la Jérusalem terrestre tout en étant la figure de la Jérusalem céleste.

Ce troisième genre de prophétie est très important, car il permet de voir « comment les faits historiques prédits et accomplis dans la postérité charnelle d'Abraham selon la chair figurent ce qui doit s'accomplir dans sa postérité spirituelle » (XVII,3,2). Voilà pourquoi il nous faut absolument maintenir la réalité de l'histoire du peuple d'Israël : non seulement, dirions-nous aujourd'hui, par respect pour « nos frères aînés dans la foi »<sup>3</sup> qui, depuis des siècles, conservent les Écritures de la « première Alliance »<sup>4</sup> tout en s'en nourrissant, mais parce que c'est sur la réalisation historique des promesses qui concernent la descendance charnelle d'Abraham que nous fondons notre foi et notre espérance en la réalisation des promesses qui concernent sa descendance spirituelle. Il y a donc deux excès desquels un chrétien doit se garder : ne pas tenir compte de l'histoire pour ne voir dans la Bible qu'un discours allégorique, sans enracinement historique, au sujet des deux cités ; et ne retenir que l'histoire de la Jérusalem terrestre sans se poser la question de ce qu'elle annonce de la Jérusalem céleste : autrement dit, ni éliminer l'histoire, ni ne s'en tenir qu'à l'histoire. À quoi il convient d'ajouter, pour suivre Augustin, que rien de ce qui est écrit dans la Bible ne l'a été sans raison, mais que tout a un sens, au moins spirituel.

À partir des événements qui marquent le début du temps des rois, la « jeunesse » – la force de l'âge – de la cité de Dieu et l'apogée de la Jérusalem terrestre, événements respectivement marqués par Samuel, David et Salomon, Augustin va dégager les prophéties au sujet du Christ Prêtre, Roi et Prophète.

## **2. Samuel et les prophéties sur le sacerdoce (XVII, 4-7)**

XVII, 4. 1. Le développement de la Cité de Dieu est parvenu au temps des rois quand, après le rejet de Saül, David fut le premier à obtenir la royauté de sorte que, dans leur longue succession, ses descendants purent régner sur la Jérusalem terrestre. Ce changement figure et annonce par son déroulement ce qui ne doit pas être passé sous silence, un autre changement, futur, le passage de l'ancienne à la nouvelle Alliance, à l'occasion duquel le sacerdoce et la royauté furent transformés par Celui qui est à la fois prêtre et roi, nouveau et éternel, c'est-à-dire le Christ Jésus. Car, au grand prêtre Héli réprouvé fut également substitué pour le service de Dieu Samuel qui remplit à la fois les fonctions de prêtre et de juge (1 Sa 2, 27); et après le rejet de Saül, David fut établi en son royaume et les deux furent les figures de ce que je viens de dire.

Samuel, la figure du prêtre, bien que ne descendant pas d'Aaron, et David, la figure du roi.

Suite à l'introduction que nous venons de lire, Augustin cite intégralement le cantique d'Anne (1Sa 2, 1-10) avant de le commenter. Nous sommes au temple de Silo où se trouve

---

<sup>3</sup> Selon la formule de Jean-Paul II, lors de sa visite à la synagogue de Rome, le 13 avril 1986 dans la ligne de la déclaration du concile Vatican II, sur les religions non chrétiennes (*Nostra Aetate*, 4). Il a fallu vingt siècles pour surmonter le différend, mais vingt siècles qui prouvent que les Écritures juives ne sont pas une invention des chrétiens.

<sup>4</sup> Augustin parle de *Testamentum primum*, de Première Alliance, par exemple en XVI, 27.

l'arche d'Alliance sous la garde du prêtre Héli, et Anne, comme elle en a fait le vœu, est venue offrir au Seigneur son premier né tout juste sevré, pour le confier au prêtre Héli.

### **1. Le cantique d'Anne, mère de Samuel, comme prophétie (XVII, 4)**

XVII, 4,2 Avons-nous là les paroles d'une simple femme heureuse d'avoir mis au monde un fils ? L'esprit des hommes serait-il à ce point détourné de la lumière et de la vérité pour ne pas voir que de telles paroles dépassent le parler d'une simple femme ? Mais celui qui est ému comme il convient par ce qui a déjà commencé à s'accomplir sur cette terre de pérégrination, ne remarque-t-il pas, n'aperçoit-il pas, ne reconnaît-il pas dans cette femme dont en plus le nom, Anne, signifie « grâce », la religion chrétienne, cette Cité de Dieu dont le Christ est le fondateur et le roi, enfin la grâce même de Dieu s'exprimant par l'esprit prophétique, dont les orgueilleux se détournent pour tomber et dont les humbles se remplissent pour se relever, comme cela retentit si fort dans ce cantique ?

En effet, comment cette femme à qui Dieu, après de longues années d'épreuve, a donné d'enfanter pour la première fois, peut-elle dire, elle qui n'aura plus tard « en tout que trois garçons et deux filles » : « *la stérile a enfanté sept fois et la mère de nombreux fils a dépéri* » (1Sa 2,5), ou encore, alors qu'il n'y avait pas encore de rois en Israël : « *Il donne la force à nos rois et il exaltera la puissance de son Messie* » (1Sa 2,10) ? Tout cela dépasse sa propre histoire et annonce une mutation profonde : le passage à la Nouvelle Alliance.

En fait, c'est déjà l'Église qui parle en cette femme dont le cantique annonce celui de la Vierge Marie, et c'est l'Église qu'il nous faut entendre dire : « *Mon cœur s'est affermi dans le Seigneur et mon esprit a été exalté en mon Dieu* », car « elle a mis son espérance non en elle-même, mais dans le Seigneur son Dieu » (XVII,4,3). Et ces « superbes », que Dieu a abaissés, ce sont « *les adversaires de la Cité de Dieu, citoyens de Babylone qui, présumant de leurs propres forces, se glorifient en eux-mêmes et non dans le Seigneur. Parmi eux se trouvent aussi les Juifs, citoyens terrestres de la Jérusalem de la terre qui, comme dit l'Apôtre, ignorent la justice de Dieu* » (Rm 10,3).

La justice de Dieu, autrefois servie par des Juges qui conduisaient le peuple d'Israël, ne se confond pas avec celle des hommes : c'est son plan de salut pour tous les hommes.

De même, selon la traduction à partir du grec de la Septante que cite ici Augustin « *Ceux qui regorgent de pain ont été diminués et les affamés ont franchi la terre* » (1Sa 2,4)<sup>5</sup> :

XVII, 4,4 [...] Qui sont-ils ceux qui regorgent de pain, sinon ceux-là mêmes qui se croient forts, c'est-à-dire les Israélites à qui ont été confiées les paroles de Dieu (cf.Rm3,2) ? Mais, dans ce peuple, les fils de la servante ont été diminués, - *minorati*, le mot n'est guère latin, mais il exprime bien que de grands ils sont devenus petits - ; car dans ces pains, c'est-à-dire dans les paroles divines que, seuls entre tous les peuples, les Israélites ont reçues, ils goûtent des réalités terrestres. Par contre, dès qu'ils eurent accès à ces paroles par la Nouvelle Alliance, les Gentils à qui cette loi n'avait pas été donnée, *ont franchi la terre*, poussés par une grande faim, car ils ont goûté en elles non pas des réalités terrestres, mais les réalités célestes.

Et voilà qui permet de comprendre que « *la stérile enfante sept fois* », car le nombre sept signifie la perfection de l'Église universelle comme en témoignent les lettres aux sept Églises au début du livre de l'Apocalypse, « *alors que la mère aux fils nombreux dépérit* » (1Sa 2,5) :

---

<sup>5</sup> *Pleni panibus minorati sunt, et esurientes transierunt terram* (οἱ πεινῶντες παρήκαν γῆν) (1Sa 2,4). Le verbe παρήμι signifie « laisser passer... » La TOB et la BJ : « les repus s'embauchent pour du pain et les affamés se reposent » (= « cessent de travailler », précise la note de la TOB), alors que la traduction du Rabinat donne : « Par lui, l'arc des forts est brisé et ceux qui faiblissent sont armés de vigueur ».

XVII,4,4 [...] La Cité de Dieu, en effet, était stérile dans toutes les nations avant cette progéniture que nous voyons. Et nous voyons aussi dépérir maintenant celle qui avait beaucoup d'enfants, la Jérusalem terrestre ; car tous ceux qui étaient en elle fils de la femme libre étaient sa force. Mais maintenant, parce qu'il n'y a plus en elle que la lettre et non l'esprit, elle a perdu sa force, elle dépérit.

XVII, 4,5. « *Le Seigneur donne la mort et donne la vie* » (1Sa 2,6) : il a mortifié (*mortificavit*) celle qui avait beaucoup de fils et a donné vie à la femme stérile qui enfanta sept fois. Mais il est plus exact de comprendre qu'il fait revivre ceux qu'il fait mourir. Car il y a une sorte de répétition dans la suite : « *Il mène aux enfers et il en ramène* ». Ceux, en effet, à qui l'Apôtre dit : « *Si vous êtes morts avec le Christ, cherchez ce qui est en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu* » (Col 3,1), ceux-là, le Seigneur les fait mourir pour leur salut. Et il ajoute : « *Goûtez ce qui est en haut, non ce qui est sur la terre* », pour qu'ils deviennent eux-mêmes ces affamés qui ont franchi la terre.

Là où Origène entendait le renouvellement de chacun dans la grâce<sup>6</sup> – la mort au péché et l'accès à la vie éternelle – Augustin pense à la vitalité de l'Église qu'il voyait en son temps supplanter la Synagogue, même si nous devons reconnaître avec lui que la Diaspora des juifs a aussi « préparé » l'évangélisation de nombreux peuples, car le Nouveau Testament ne prend tout son sens qu'à partir des promesses contenues dans l'Ancien et qui nous révèlent le dessein de Dieu. Même si c'est de la Synagogue que sont venues les premières persécutions, il ne faut pas oublier que les apôtres et les premiers disciples étaient juifs et qu'au départ, ils ne s'attendaient pas à un Messie qui serait crucifié... Or, « *c'est bien lui qui est conduit aux enfers et qui en est ramené* ».

XVII,4, 6. Quant à ce qui est ajouté : « *Il relève de terre le pauvre* » (1Sa 2,8), je ne le comprends de personne mieux que de *Celui qui, tout en étant riche, s'est fait pauvre pour nous, pour que par sa pauvreté, comme il est dit un peu plus haut, nous soyons enrichis* (2 Co 8, 9).

Comment ne pas entendre déjà le *Magnificat* de la Vierge Marie (cf. Luc 1, 52) ? Et quand on lit : « *il tire le pauvre du fumier* » (*de stercore*), on comprend l'usage de ce mot par saint Paul qui n'hésita pas à qualifier de « fumier » ce qu'il croyait gagner en persécutant l'Église : « *Ce qui me paraissait un gain, je l'ai considéré à cause du Christ comme une perte, et non seulement comme une perte, mais encore comme du fumier (stercora), afin de gagner le Christ* » (Ph 3, 6-8). Nous avons là en filigrane tout le retournement de Paul.

XVII,4,7 [...] De ces deux choses : « *Il donne à qui fait un vœu l'objet de son vœu* », et : « *Il a béni les années du juste* », la première est ce que nous faisons, la seconde ce que nous recevons. Mais cette dernière, nous ne la recevons pas de la libéralité de Dieu à moins d'accomplir la première avec son secours. Car « *l'homme n'est pas fort par sa propre force, et Dieu rendra débile son adversaire* » (1Sa 2,9-10), c'est-à-dire : celui qui envie l'homme faisant un vœu et qui le combat pour l'empêcher de l'accomplir. On peut comprendre aussi, en raison de l'ambiguïté du grec, que l'adversaire est celui de Dieu. Car dès l'instant où le Seigneur prend possession de nous, l'adversaire qui était nôtre devient le sien, et il est vaincu par nous, mais non par nos propres forces, parce que l'homme n'est pas fort par sa propre force, et donc Dieu le Seigneur saint rendra débile son adversaire, pour qu'il soit vaincu par les saints dont la sainteté vient du Seigneur, le Saint des saints.

<sup>6</sup> Cf. Bibliothèque Augustinienne 36, p. 362, note 5 et la citation d'Origène.

Autrement dit, quand quelqu'un fait un vœu au Seigneur, à condition, bien sûr, que ce vœu aille dans le sens de sa justice, et que l'homme de son côté soit fidèle à son engagement – soit toujours avec Dieu –, le Seigneur est avec lui et l'aide à l'accomplir, au point que quiconque s'y opposera deviendra l'ennemi de Dieu. On peut penser ici aux vœux religieux...

Suit une citation de Jérémie « *Que le sage donc ne se glorifie pas de sa sagesse, ni le puissant de sa puissance, ni le riche de ses richesses, mais que celui qui se glorifie mette sa gloire à connaître et à comprendre le Seigneur et à accomplir le droit et la justice au milieu de la terre* » (Jr 9, 22-23), un thème qui sera repris par saint Paul dans une phrase qui ne quittera plus le cœur du Docteur de la grâce : « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu, et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ?* » (1 Co 4,7). En effet, ajoute Augustin, « *accomplir le droit et la justice viennent de Dieu* » (XVII,4,8).

XVII, 4, 8. [...] Mais que signifie « *au milieu de la terre* » (1 Sa 2, 10)? [...] Pour que personne ne croie qu'après la fin de la vie qui se passe en ce corps il restera un temps pour le droit et la justice qu'on n'aura pas accomplis au temps de la chair, et qu'on pourra ainsi échapper au jugement de Dieu, il me semble que « *au milieu de la terre* » signifie durant la vie corporelle. Car, en cette vie, chacun porte avec lui sa propre terre qui est, à la mort de l'homme, confiée à la terre commune, pour lui être rendue à la résurrection. C'est donc « *au milieu de la terre* », c'est-à-dire tant que notre âme est enfermée en ce corps terrestre, qu'il faut accomplir le droit et la justice, pour que cela nous soit utile plus tard, lorsque « *chacun recevra selon ce qu'il aura fait par son corps, soit en bien soit en mal* » (2 Co 5, 10). [...]

En effet, c'est bien le jugement dernier qui se trouve ici annoncé, « *selon l'ordre de la profession de foi des fidèles [du Christ]* » dans ces mots : « *Le Seigneur est monté aux cieux et il a tonné; lui-même jugera les extrémités de la terre, car il est juste* » (1 Sa 2, 10).

XVII,4,9 [...] Les extrémités de la terre s'entendent mieux des extrémités de l'homme; car les hommes ne seront pas jugés sur leur conduite qui change en bien ou en mal au milieu de leur vie, mais sur l'état dans lequel sera trouvé en son extrémité celui qui sera jugé. C'est pourquoi il est dit: « *Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé* » (Mt 10, 22). Celui donc qui accomplit avec persévérance le droit et la justice au milieu de la terre ne sera pas condamné, quand seront jugées les extrémités de la terre.

Heureusement que l'Évangile de Luc nous a conservé le dialogue de Jésus avec « le bon larron » ! Mais, il est vrai aussi que le temps presse et que le Fils de l'homme viendra « *comme un voleur* », à l'heure où l'on ne l'attend pas... Quant à la foi, elle se vit jusqu'au bout et c'est ce « *jusqu'au bout* » qui est le critère de son authenticité.

SGJ Je ne comprends pas : « *Les extrémités de la terre s'entendent mieux des extrémités de l'homme* ».

JM il s'agit des limites de l'homme et en particulier de la durée de sa vie : dans le premier cas nous avons une image spatiale, dans le second une image temporelle. Ce qui compte, c'est la manière dont un homme va mourir, mais cette fin sera commandée par la manière dont il aura vécu. [...] La limitation de notre espace est la marque de ce que nous pouvons faire ; la limite temporelle celle du temps de notre existence.

DA Ce qui veut dire qu'après la mort corporelle notre vie ne sera plus ce qu'elle était sur terre.

JM Soit, mais ce que nous dit Augustin c'est que c'est durant notre vie terrestre qu'il nous faut choisir résolument de vivre selon Dieu.

MB Cela me fait penser à cette remarque du curé d'Ars à propos d'un suicidé : entre le parapet du pont et l'eau, il y a l'éternité...

DA C'est pour cela que l'Église accepte de célébrer les funérailles d'un suicidé...

JM Mais ce que dit aussi Augustin, c'est que pour préparer ce dernier moment, il n'y aura pas trop de toute notre vie, et qu'il n'y a donc pas de temps à perdre... On ne sait pas ce qui se passera au dernier moment, mais il y a urgence à s'y préparer.

« *Il donne la force à nos rois et il exaltera la puissance de son Christ* » (1Sa 2,10). Si le Christ est monté aux cieux, comment comprendre qu'il exaltera la puissance de son Christ ? Tout simplement parce que le Corps dont il est la Tête, tous les « *chists* » que nous sommes pour avoir été « *oints de son chrême* » et qui le constituons, est toujours sur terre (cf. XVII,4,9).

XVII,4,9[...] Telle fut la prophétie d'Anne, mère de Samuel, cet homme saint et abondamment loué. En lui fut alors figuré le changement de l'ancien sacerdoce, maintenant réalisé, quand la mère de beaucoup de fils est devenue sans force et que la stérile devenue sept fois mère a un nouveau sacerdoce dans le Christ.

C'est ainsi que le cantique d'Anne déborde sa joie d'avoir enfanté et annonce la Nouvelle Alliance, même si tout cela, bien sûr, ne peut se dire qu'à partir du Nouveau Testament.

## **2. La prophétie de l'homme de Dieu au prêtre Héli (XVII,5)**

XVII, 5. 1. Cela est dit plus clairement au prêtre Héli lui-même par un homme de Dieu qui lui est envoyé, un homme dont l'Écriture tait le nom, mais dont il ne fait aucun doute, en raison de sa fonction et de son service, qu'il s'agit d'un prophète.

Un prophète, en effet, est quelqu'un qui s'entretient avec Dieu et qui est son porte-parole devant les hommes, pour leur annoncer l'avenir en ce temps où ils peuvent encore changer...

Comme pour le cantique d'Anne au chapitre précédent, Augustin cite intégralement le récit de la visite de cet homme de Dieu au vieux prêtre Héli (1Sa 2,27-36) avant de le commenter point par point, à partir de la Nouvelle Alliance. L'homme de Dieu est porteur d'un reproche, d'une sanction et d'une promesse. Le reproche : « *Pourquoi donc as-tu jeté un regard insolent sur mon encens et mon sacrifice et as-tu honoré tes fils plus que moi en leur réservant les prémices de tout sacrifice d'Israël en ma présence ?* ». La sanction : « *Voici venir les jours où j'anéantirai ta descendance et la descendance de la maison de ton père ; et il n'y aura plus pour toi de vieillard dans ma maison (= mon temple) à jamais. [...] Et tu en auras un signe dans ce qui arrivera à tes fils Ophni et Phinéas : ils mourront tous les deux le même jour* ». La promesse : « *Je me susciterai un prêtre fidèle qui fera toutes choses selon mon esprit et selon mon cœur et je lui bâtirai une maison inébranlable qui marchera tous les jours devant mon Christ. Alors quiconque survivra de ta maison viendra l'adorer avec une obole d'argent en disant : Accorde moi pour manger du pain, une part de ton sacerdoce* ».

XVII,5,2. On ne peut pas dire que cette prophétie qui annonce si clairement le changement de l'ancien sacerdoce, ait été accomplie en Samuel. En effet, bien que n'étant pas d'une autre tribu que celle qui avait été instituée par le Seigneur pour servir son autel, Samuel ne faisait cependant pas partie des fils d'Aaron dont la descendance avait été désignée pour fournir les prêtres. Dès lors, dans cette action historique (*in ea re gesta*) est esquissé (*adumbrata*) le même changement (*eadem mutatio*) qui devait s'opérer plus tard par le Christ Jésus ; et cette prophétie en acte (*facti*) et non en parole (*verbi*) appartenait proprement (*proprie*) à l'ancienne alliance, mais aussi de manière figurée (*figurate*) à la nouvelle, signifiant par un acte ce qui est dit en parole au prêtre Héli par le prophète.

Samuel était de la tribu de Lévi, dépourvue de territoire, mais vivant du service du Temple, mais non de la famille d'Aaron dans laquelle étaient pris les prêtres de l'Ancienne Alliance. Il n'avait donc aucun titre à être ce prêtre nouveau, alors que le Christ Jésus, en tant que vrai Dieu et vrai homme, pourra tout à fait être, l'unique et vrai médiateur entre Dieu et les hommes. J'ai préféré traduire *adumbratio* par esquisse plutôt que par ombre, car l'ombre suppose l'antériorité de la chose qui la produit. Ici, dans le prolongement de ce que

prophétisait Anne, c'est le changement du sacerdoce qui est annoncé par l'homme de Dieu, et ce changement déborde l'histoire de la Jérusalem terrestre :

XVII, 5, 2 [...] En effet, il y eut encore des prêtres de la famille d'Aaron, tels Sadoc et Abiathar, sous le règne de David, et d'autres dans la suite, avant que vienne le temps où le changement de sacerdoce, prédit depuis si longtemps, devait s'accomplir par le Christ. Qui ne voit à présent avec les yeux de la foi que tout cela est réalisé ? De fait, ni tabernacle, ni temple, ni autel, ni sacrifice et par suite aucun sacerdoce n'est resté aux Juifs, auxquels la Loi de Dieu avait prescrit de se choisir des prêtres dans la postérité d'Aaron.

Tel est le changement annoncé par l'homme de Dieu à Héli, car c'est en raison de l'infidélité de ses prêtres que Dieu ne peut plus tenir la promesse faite à Aaron et à ses descendants. En effet, les promesses de Dieu ne s'adressent qu'à des hommes capables de lui répondre et n'ont de sens que pour les ramener vers lui en vue de faire alliance avec eux : elles ne sauraient les dispenser d'être fidèles et encore moins légitimer leurs infidélités. D'où ce changement radical de la part de Dieu qui ne peut nous sauver malgré nous : « *J'avais dit : Ta maison et la maison de ton père marcheront devant moi pour toujours. [...] Mais maintenant, dit le Seigneur, abomination ! Car j'honore qui m'honore et méprise qui me méprise. [...] J'exterminerai de mon autel tout homme à toi pour que ses yeux s'épuisent et que son âme se vide.* » (1 Sa 2, 30-34).

XVII, 5, 2 [...] Les voici arrivés ces jours annoncés. Il n'y a plus de prêtre selon l'ordre d'Aaron ; et tout homme de sa famille voyant le sacrifice des Chrétiens s'étendre dans le monde entier, alors que ce grand honneur lui est retiré, ses yeux s'épuisent, son âme défaille consumée de chagrin.

Au sens propre, c'est la maison d'Héli qui est visée, Héli dont les deux fils périrent le même jour. Mais cette mort des deux fils d'Héli, tués par les Philistins quand ils réussirent à s'emparer de l'arche d'Alliance qui était à Silo, (1Sa 4,11), est aussi annonciatrice de la mort du sacerdoce de la maison d'Aaron et « *la suite, poursuit Augustin, se rapporte à ce prêtre dont Samuel fut la figure en succédant à Héli* » (XVII, 5, 3), c'est-à-dire au Christ, car c'est seulement de lui, « *vrai prêtre de la Nouvelle Alliance* », que l'on peut dire : « *Je me susciterai un prêtre fidèle qui fera toutes choses selon mon cœur et dans mon esprit et je lui bâtirai une maison inébranlable* » (1Sa 2,35), car cette maison inébranlable ne peut être que la Jérusalem éternelle et céleste qui « *marchera tous les jours devant mon Christ* ». Et cela, même si, dans l'ordre des faits historiques, Sadoc remplacera Abiathar lors de la destitution de ce dernier par Salomon (1R 2,26-27). En effet c'est Salomon, le fils de Bethsabée, qui fut choisi par David pour lui succéder à la suite de luttes fratricides entre ses autres fils et c'est après avoir fait tuer son demi-frère Adonias qui s'était proclamé le successeur de son père, que Salomon démit Abiathar, pour sa complicité avec son rival (cf. 1R 2,27). Le « Christ » – traduction grec de *Messiah*, l'Oint –, désignait alors le roi d'Israël, figure du Messie à venir.

XVII,5,4. Ce qui est ajouté: « *Alors quiconque survivra de ta maison viendra l'adorer* » (1 S 2, 33), n'est pas dit au sens propre de la maison d'Héli, mais de celle d'Aaron qui a gardé des représentants jusqu'à l'avènement du Christ et qui ne manque pas aujourd'hui de descendants.

Ce qui veut dire qu'il y aura des « restes » dans la maison d'Aaron, comme dans tout le peuple d'Israël, c'est-à-dire des hommes qui continueront à croire en Dieu de tout leur cœur, sans ambition terrestre, et dont un autre prophète dira qu'ils seront sauvés (cf. Is10, 22). C'est ce mot « restes » qui sera repris par saint Paul: « *Ainsi donc, même en ce temps, il y eut des restes par l'élection de la grâce* » (Rm11,5). Et ces hommes qui croiront au Christ furent nombreux parmi les Juifs : « *en grand nombre au temps des apôtres* », qui, comme les premiers disciples étaient tous juifs ; mais « fort rares » au temps d'Augustin, comme au nôtre, même si certains Juifs continuent à se convertir (cf. XVII, 5,4).

Et c'est aussi avec le Christ que s'accomplit ce qu'ajoute l'homme de Dieu à propos de « tout ce qui subsistera » de la maison Héli, ou plutôt de celle d'Aaron : « *Il viendra l'adorer avec une obole d'argent* » (1Sa2, 36). En effet, ce n'est pas un prêtre comme les autres que le survivant de l'ancien sacerdoce viendra adorer, mais un prêtre qui sera Dieu, le Christ Jésus. Quant à cette obole, cette piécette d'argent, Augustin y voit « la brièveté de la parole de la foi »<sup>7</sup>,

XVII, 5,5. Que dit donc celui qui vient adorer le prêtre de Dieu et le prêtre Dieu ? « *Accorde-moi une part de ton sacerdoce : manger du pain* ». Non pas avoir ma place dans l'honneur de mes pères, qui n'est rien. Accorde-moi une part de ton sacerdoce ! Car j'ai choisi d'être tout petit (*abjectus*) dans la maison de Dieu (Ps 83, 11) ; je désire être un membre, si effacé, si modeste soit-il, de ton sacerdoce. Sacerdoce désigne ici le peuple même dont le prêtre est le médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus Christ (1 Tm 2, 5), le peuple auquel s'adresse l'apôtre Pierre : « *Peuple saint, sacerdoce royal* » (1 P 2, 9). Bien que certains aient traduit « de ton sacrifice » et non « de ton sacerdoce », cela n'en signifie pas moins le même peuple chrétien, à propos duquel l'apôtre Paul dit : « *Nous tous, nous sommes un seul pain, un seul corps* » (1 Co 10, 17). La précision : « *manger du pain* », exprime aussi avec bonheur le genre même de sacrifice dont le prêtre dit : « *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du siècle (pro vita saeculi)* » (Jn 6, 52). Tel est ce sacrifice, non pas selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech ; comprenez qui lit ces paroles !

On imagine ici les prêtres de l'Ancienne Alliance dépossédés de leur sacerdoce, qui était leur gagne pain, venant implorer le prêtre du nouveau sacerdoce pour avoir du pain. Mais cette demande prend pour Augustin une autre signification, toute spirituelle, celle d'avoir part au corps du Christ, qui est à la fois le prêtre et la victime, car le sacrifice qui est le sien et auquel il nous invite à prendre part, consiste à s'offrir soi-même en vivant selon Dieu. C'est ainsi que Pierre peut dire des fidèles qu'ils sont « *une race élue, un sacerdoce royal et une nation sainte, un peuple acquis* » (1Pe 2,9), ce qui sera fortement repris au concile Vatican II pour dire que, dans le peuple de Dieu, chaque fidèle est « prêtre, prophète et roi ».

### **3. Le sacerdoce d'Aaron comme esquisse du sacerdoce futur (XVII,6)**

Donc, « le sacerdoce a changé » et, si celui d'Aaron avait été promis au départ pour toujours (*in aeternum*), il était en fait destiné à être remplacé par celui dont il était la figure :

XVV,6,1 [...] le sacerdoce selon l'ordre d'Aaron a été lui-même constitué pour être comme l'esquisse du sacerdoce futur et éternel et c'est pourquoi, lorsque l'éternité lui fut promise, elle ne le fut pas à cette esquisse ni à cette figure, mais à celui qui était par elle esquissé et figuré. Et pour qu'on ne crût pas que l'esquisse elle-même allait demeurer, il fallut aussi que son remplacement fût prophétisé.

Cette prophétie fut le fait de Samuel, « *accrédité comme prophète du Seigneur [...] Le Seigneur, en effet, se révélait à Samuel à Silo et la parole de Samuel s'adressait à tout Israël* » (1Sa 3,20-21). C'est lui qui, « devenu vieux » (1Sa 8), et après avoir vainement tenté d'en dissuader les Israélites, car c'est Dieu qui était leur roi, finit par leur en donner en la personne de Saül. Mais, quelques années plus tard, il devra le réprouver (cf. 1Sa 15,26) en raison de son non respect de la Loi du Seigneur, avant d'aller chercher sur l'ordre de Dieu à Bethléem, dans la maison de Jessé, le jeune berger David pour lui succéder (1Sa 16). Et David commencera par servir Saül par ses chants qui avaient le pouvoir de calmer le roi, et en mettant à son service son habileté au combat, qui aura pour effet de susciter la jalousie de ce mauvais roi...

<sup>7</sup> Il s'appuie pour cela sur saint Paul : « *Le Seigneur répandra sur la terre une parole qui consume et abrège* » (Rm 9, 28 qui reprend Is 10, 23) et sur : « *Les paroles du Seigneur sont de l'argent éprouvé par le feu* » (Ps 11,7 Septante).

XVII, 6, 2. [...] C'est aussi de cette façon que le règne de Saül, assurément réprouvé et rejeté, était l'esquisse du règne futur qui subsistera éternellement. En effet, cette huile dont il fut oint, cette onction qui lui valut le nom de « Christ », doit être reçue et comprise, mystiquement, comme le signe d'un grand sacrement (*magnum sacramentum*). C'est ce signe que David lui-même respecta au point de frémir de crainte dans son cœur lorsque, caché dans une grotte obscure, il y vit entrer Saül pressé par un besoin naturel : il découpa alors discrètement par derrière lui un petit morceau de son vêtement, afin de lui fournir la preuve qu'il l'avait épargné alors qu'il aurait pu le tuer, et d'effacer ainsi de son esprit le soupçon qui lui faisait prendre le saint David pour son ennemi et le poursuivre avec une telle colère (cf. 1Sa 24,4-8).

Pour Augustin, cette retenue de David envers ce roi qui le persécutait injustement de sa jalousie, alors qu'il aurait pu le tuer par surprise, dépassait de beaucoup la personne de Saül : elle lui était inspirée par l'onction royale que ce dernier avait reçue, mais aussi par une autre royauté que celle-ci préfigurait. Et telle avait été la prophétie de Samuel quand il avait rejoint Saül qui, « prenant sur lui » (1Sa 13,12), avait usurpé la fonction sacerdotale en offrant lui-même un sacrifice pour échapper au désastre : « *Tu as agi en insensé [...] Le Seigneur t'avait préparé un règne éternel sur Israël, mais maintenant ton règne ne subsistera plus pour toi, et le Seigneur se cherchera un homme selon son cœur et le chargera d'être le chef de son peuple ; car tu n'as pas gardé ce que t'avait prescrit le Seigneur* » (1 Sa 13, 13-14).

XVII, 6,2 [...] Ces paroles ne doivent pas s'entendre comme si Dieu avait préparé pour Saül un règne pour toujours (*in aeternum*) et qu'ensuite il n'aurait plus voulu le lui conserver parce qu'il péchait, - car il n'ignorait pas qu'il pécherait -. Mais il avait préparé ce règne pour qu'il soit la figure d'un règne éternel. C'est pourquoi Samuel ajouta : « *Maintenant ton règne ne subsistera plus pour toi* ». Subsiste donc, et subsistera, ce qui est signifié dans ce règne, mais pas pour Saül, car ce n'est pas lui qui devait régner pour toujours, ni non plus pour sa postérité, comme si par la succession de ses descendants les uns aux autres pouvait sembler s'accomplir ce qui avait été dit : *pour toujours*. « *Et, ajoute Samuel, le Seigneur se cherchera un homme* » désignant ainsi soit David, soit le Médiateur de la Nouvelle Alliance, lui-même figuré par l'onction (*chrismate*) reçue par David et ses descendants. En effet, Dieu ne se cherche pas un homme comme s'il ne savait pas où il se trouve, mais, par un homme, il parle à la manière des hommes et, en parlant ainsi, c'est nous qu'il cherche. Car c'est non seulement de Dieu le Père, mais aussi de son Fils unique, qui est *venu chercher ce qui était perdu* (cf. Lc 19, 10), que nous étions déjà tellement connus, que *nous avons été choisis en lui avant la création du monde* (cf. Ep 1,4). « *Il se cherchera* » signifie donc « *il aura pour sien* ». C'est pourquoi, en latin, on ajoute au verbe la préposition *ad* et on dit *adquirit*, dont le sens est assez clair. Toutefois, même sans l'ajout de la préposition, *quaerere* peut signifier *acquirere* ; et de ce fait les gains (*lucra*) sont aussi appelés *quaestus*.

DA Est-ce qu'on peut dire que pour nous chercher Dieu passe par l'homme ?

JM Oui, Dieu parle à l'homme par l'homme à la manière des hommes.

DA Et c'est pour cela qu'il s'incarne pour pouvoir trouver l'homme et le ramener à lui.

JM Oui, l'homme ne peut être sensible qu'à un homme, à sa parole ou à ses actes.

[...] Mais c'est Dieu qui nous cherche et, dit Augustin, « c'est nous qu'il cherche ».

Ajoutons que c'est en tant que membres du Christ que nous participons à sa royauté.

#### 4. De la division du royaume d'Israël (XVII, 7)

L'intention d'Augustin n'est pas de faire ici un commentaire suivi de l'Écriture, mais d'y relever les prophéties qui concernent la suite de l'histoire d'Israël et la Nouvelle Alliance. C'est à la suite d'une autre désobéissance de Saül – ne pas avoir soumis à « l'anathème », c'est-à-dire à la destruction totale, le peuple des Amalécites comme le Seigneur le lui avait demandé – que Samuel lui déclara : « *Puisque tu as rejeté la parole du Seigneur, il t'a rejeté : tu n'es plus roi* » (1Sa15, 23). Saül demanda pardon pour sa faute, mais en vain. Or, « *comme Samuel se tournait pour s'en aller, Saül le saisit par le pan de son manteau et le déchira* (διέρρηξεν). *Samuel lui dit: Le Seigneur a arraché aujourd'hui le royaume à Israël en l'ôtant de ta main, et il le donnera à un de tes proches, un homme bon au-dessus de toi, et Israël sera déchiré en deux. Il ne se dément pas ni ne se repend ; car il n'est pas comme un homme qui menace et n'exécute pas* » (1 Sa 15. 27-29). C'était au début du règne de Saül qui, note Augustin, « régna quarante ans sur Israël, aussi longtemps que David lui-même » :

XVII, 7, 1 [...] Cela a été dit pour que nous comprenions que personne de la souche de Saül ne devait régner [après lui], et pour que nous tournions nos regards vers la souche de David d'où est né selon la chair le médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ, Jésus.

À propos de l'annonce de la « déchirure en deux » du royaume d'Israël, Augustin préfère la version de la Septante qui, au lieu de « *Dieu a arraché* (disrupit) *le Royaume d'Israël de ta main* » écrit : « *Dieu a arraché le Royaume à Israël en l'arrachant de ta main* », car, poursuit Augustin à propos de Saül, « *cet homme était la figure du peuple d'Israël, peuple qui devait perdre son royaume quand le Christ Jésus Notre Seigneur viendrait régner par la nouvelle alliance non selon la chair mais selon l'esprit* » (XVII,7, 2). Et si le prophète dit : « *Ton royaume sera donné à l'un de tes proches* », c'est parce que David, comme Saül, faisait partie du peuple d'Israël selon la chair. Mais Augustin s'arrête sur *bono super te*, « à un homme bon au-dessus de toi », formule qui renvoie au Psaume 109,1 : « *Jusqu'à ce que je mette tous tes ennemis sous pieds* » :

XVII, 7,2 [...] Et parmi ceux-ci se trouve Israël à qui le Christ a enlevé la royauté comme à son persécuteur. Et cependant il y eut aussi un Israël « *en qui ne se trouvait aucune malice* » (cf. Jn 1,47), comme du froment caché dans la paille. C'est de lui que sortaient les apôtres, et tant de martyrs dont le premier fut Étienne, et tant d'églises que l'apôtre Paul évoque comme glorifiant Dieu de sa conversion (Ga 1,24).

Pour Augustin, cette division désigne symboliquement « *l'Israël ennemi du Christ et l'Israël attaché au Christ : l'Israël relevant de la servante et l'Israël relevant de la femme libre* » (cf. Ga 4, 22), cette servante que la femme libre, délivrée de sa stérilité « par la grâce du Christ », avait demandé à Abraham de chasser :

XVII, 7,3 [...] Certes, nous savons qu'à cause du péché de Salomon, Israël fut divisé en deux sous le règne de son fils Roboam, et qu'il perdura ainsi, chacune des deux parties ayant ses propres rois, jusqu'à ce que le peuple tout entier fut bouleversé par un immense désastre et déporté par les Chaldéens. Mais en quoi cela concernait-il Saül ? Si cette menace était nécessaire, c'est plutôt à David qu'il fallait l'adresser, dont Salomon était le fils. Et maintenant, la nation hébraïque n'est pas divisée en elle-même, mais forme une société indifféremment dispersée sur toute la terre, dans une même erreur (*in ejusdem erroris societate*).

Il reste que la division entre les deux Israël, celui qui adhère au Christ Jésus et celui qui le rejette, est annoncée comme « éternelle et irrévocable », car Dieu ne change pas d'avis « *comme un homme qui menace et n'exécute pas* » (1Sa 15,29). Ce qui n'enlève pas aux hommes la possibilité de passer de l'un à l'autre durant leur vie, car ils sont libres.

XVII,7,4 [...] En effet, tous ceux qui sont passés au Christ, y passent ou y passeront, à partir de ce peuple n'en étaient pas selon la prescience divine, ni selon l'unique et commune nature du genre humain. En vérité, ceux qui, venant d'Israël, adhèrent au Christ et persévèrent en cette union, ne feront jamais partie de ces Israélites qui persisteront dans l'inimitié du Christ jusqu'à la fin du monde ; mais ils resteront toujours dans cette division, qui fut prédite. Car l'ancienne alliance, celle du Sinaï qui enfante pour la servitude (cf. Ga 4, 24), n'a pas d'autre utilité que de rendre témoignage à la nouvelle alliance. Autrement dit, tant qu'ils lisent Moïse, un voile est jeté sur leurs cœurs ; mais dès que l'un d'entre eux passe de là au Christ, le voile lui est ôté (cf. 2 Co 3, 15-16).

En bref, la judéité ne vient pas de la nature, mais d'une élection divine – c'est un fait de culture – et elle ne s'efface pas : elle ne fait que changer radicalement de sens lorsqu'un Juif (ou une Juive) croit au Christ : de prétexte à le refuser, en lui reprochant par exemple de ne pas respecter la lettre de la Loi, elle devient, au contraire, « ce qui rend témoignage à la nouvelle alliance », comme saint Paul en est le parfait exemple, lui qui, par sa rencontre sur le chemin de Damas, de persécuteur des chrétiens en devint le plus zélé de leurs prédicateurs.

Samuel, prophète au temps de Saül, semble donc, à la suite de sa mère Anne, être le premier à avoir annoncé une nouvelle alliance en prédisant qu'Israël serait dépossédé de sa royauté, comme en la personne de son premier roi encore tout imprégné d'une religion archaïque soumise au principe du « donnant-donnant ». En effet, si l'on prend comme grille de lecture le sacrifice « refusé » de Caïn, et l'enseignement de Jésus, la pratique de l'anathème (*herem*), qui consiste à tout détruire de l'adversaire pour ne pas être contaminé par son idolâtrie, peut sembler contraire au plan du vrai Dieu qui nous interdit de tuer, « qui veut que tous les hommes soient sauvés » et qui nous a donné, par son Fils, le seul moyen efficace de résister à une telle « contamination » : par la synergie de sa grâce et de notre volonté que seule cette grâce peut réorienter vers lui pour nous le faire aimer. Ce que nous dit la disgrâce de Saül, c'est que non seulement Dieu tient parole, mais qu'il ne se laisse pas acheter.

Ce qui est troublant, en effet, c'est que ce soit Dieu lui-même qui par la bouche de Samuel, ordonne à Saül de frapper Amaleq de destruction totale « *pour tout ce qu'il a fait à Israël en lui barrant la route quand il montait d'Égypte* » (1Sa 15,2sq.). Cela ressemble étrangement en « barbarie » à l'ordre donné à Abraham de sacrifier son fils, sauf que c'est Dieu qui arrêta le bras d'Abraham, signifiant ainsi le passage du sacrifice humain au sacrifice animal, et que c'est par intérêt égoïste et « mépris » de Dieu, que « *Saül et le peuple épargnèrent Agag [le roi d'Amaleq], le meilleur du petit bétail, du gros bétail et des secondes portées, les agneaux et tout ce qu'il y avait de bon* » (1Sa 15,9). Dieu était loin d'en avoir fini avec l'éducation de son peuple qui en était à vouloir un roi « comme les autres peuples », avec son Dieu, comme avaient les siens tous les autres peuples. Dans le cas d'Amaleq, il s'agissait d'une « guerre sainte » qui ne permettait aucun compromis avec les autres dieux, un « idéal » qui nous est devenu inacceptable, mais que les Israélites se montrèrent incapables de tenir... Toutefois tout a du sens dans la Bible et cette pratique d'un autre âge porte une double leçon : Dieu ne peut-être qu'impitoyable avec l'idolâtrie et ne peut accepter que l'on reprenne ce qu'on lui donne.

Augustin conclut cette section en évoquant cette « pierre du secours » (*Abenheser*) que Samuel dressa pour que les Israélites se souviennent de la manière dont le Seigneur avait su arrêter les Philistins qui venaient les attaquer alors qu'ils offraient un holocauste en vue de demander la protection du Seigneur. Le sens de cette pierre : « *C'est jusqu'ici que le Seigneur nous a porté secours* » (1 Sa 7,12).

Mais Augustin fait aussi référence à la commune nature humaine : si la circoncision est un signe de l'élection divine, ce n'est qu'un signe et les prophètes parleront d'une circoncision du cœur que Jésus remplacera par un autre signe, le baptême, par lequel celui ou celle qui le reçoit s'engage à mourir à la vie selon le monde pour vivre selon Dieu. En effet, même s'il ne s'est

adressé lui-même qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, le Christ est venu pour tous les hommes, car tout homme est créé « à l'image et à la ressemblance de Dieu ».

Le peuple d'Israël ne fut qu'un moyen dans la réalisation de ce plan de salut et d'abord celui de révéler ce plan au monde. C'est surtout dans ce peuple selon la chair, que la cité de Dieu a poursuivi son cours, mais dans un « petit reste » fidèle à la promesse de Dieu : ceux qui, le temps venu, sauront reconnaître le Messie promis, et qui le suivront. C'est ainsi que Dieu s'est servi de la réalisation d'une promesse terrestre pour rendre crédible une promesse céleste, qui ne sera accessible aux hommes qu'en traversant la mort. L'épreuve de l'exil sera pour les Juifs l'occasion d'envisager cette mutation en vue de la cité céleste, comme plus tard, et de manière irrévocable, la destruction du Temple en 70 qui entraînera la fin des sacrifices et du sacerdoce d'Aaron, de telle sorte que ce peuple n'aura plus d'autre identité que celle de lire et d'observer ses Écritures. Cette mutation radicale sera imposée au peuple d'Israël par le cours de l'histoire dans lequel la révélation chrétienne indiquera l'intervention de Dieu : son incarnation, mais aussi sa mort, à l'occasion de laquelle il nous est dit que le voile du temple se déchira par le milieu (Luc 23, 45) et sa résurrection, « le premier jour de la semaine » et d'une ère nouvelle.

### **3. David et les prophéties sur la royauté (XVII, 8-19)**

XVII, 8,1. Il me semble que le moment est venu de montrer, autant que cela convient à notre propos, ce qui fut promis par Dieu à David qui succéda au roi Saül, changement qui préfigure le changement final à propos duquel tout a été divinement dit, tout a été écrit.

Comme à propos de la prophétie sur le nouveau sacerdoce au temps de Samuel, Augustin va citer et commenter des prophéties sur la nouvelle royauté, par la bouche du prophète Nathan (2Sa7,8-16) puis dans quelques *Psaumes*<sup>8</sup>.

#### **1. La prophétie de Nathan au roi David (XVII, 8)**

XVII, 8,1 [...] Parvenu à une grande prospérité, le roi David songea à construire à Dieu une maison, ce temple si justement renommé qui fut réalisé plus tard par le roi Salomon, son fils. Et tandis qu'il y pensait, la parole du Seigneur fut adressée au prophète Nathan pour qu'il la transmette au roi. Après que Dieu lui eut dit que cette maison ne lui serait pas élevée par lui, David, et qu'il n'avait jamais demandé à personne dans son peuple de lui construire une maison de cèdre, il ajouta: « *Et maintenant, tu diras à mon serviteur David: Voici ce que dit le Seigneur Tout-Puissant: Je t'ai pris au pâturage, derrière les brebis pour que tu deviennes le chef d'Israël, mon peuple; et j'étais avec toi dans toutes tes entreprises, et j'ai exterminé tous tes ennemis devant toi, et je t'ai fait un nom comme celui des grands qui sont sur la terre; et je fixerai un lieu à Israël, mon peuple, et je l'enracinerai et il habitera à part et n'aura plus de soucis; le fils d'iniquité n'osera plus l'humilier comme au commencement où j'ai établi des Juges sur mon peuple d'Israël; et je te donnerai le repos en te délivrant de tous tes ennemis; et le Seigneur t'annoncera qu'il t'édifiera une maison. Et il arrivera quand tes jours seront accomplis et que tu dormiras avec tes pères, que je susciterai ton rejeton après toi; il sera de tes entrailles et je préparerai (praeparabo) son règne. C'est lui qui me construira une maison pour mon nom et je dirigerai son trône jusqu'à l'éternité. Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils. S'il se laisse aller à l'iniquité, je*

---

<sup>8</sup> Nous garderons la numérotation latine, qui fut celle d'Augustin et de l'Église latine, qui, à partir du Psaume 10 (pour la Septante et la Vulgate, la suite du Psaume 9) et jusqu'au Psaume 148, est en retard d'un numéro sur la Bible hébraïque.

*le châtierai par la baguette des hommes et par les coups des fils des hommes ; mais je ne détournerai pas de lui ma miséricorde comme je l'ai fait pour ceux dont j'ai détourné ma face ; sa maison sera fidèle et son royaume sera devant moi jusque dans l'éternité, et son trône restera debout à jamais » (2 Sa 7, 8-16).*

Cette promesse déborde de beaucoup ce qui sera réalisé par Salomon dont, par ailleurs, « *la maison fut remplie de femmes étrangères, adonnées au culte des faux dieux et le roi lui-même, naguère si sage, séduit par elles, tomba dans la même idolâtrie* » (cf. 1 R 11,4-8). Certes, remarque Augustin, il construisit un Temple admirable et renommé à Jérusalem, et il régna en paix, comme l'indique son nom – en latin *Pacificus* –, mais sa succession dynastique, affaiblie par un schisme entre ses fils, sera loin d'avoir l'éternité promise à ce Royaume que le Seigneur « *dirigera jusque dans l'éternité* ». Il n'était donc que l'esquisse du Roi à venir : il l'annonçait, mais ne le montrait pas (*praenuntiabat, non exhibeat*) :

XVII,8,2 [...] En effet, outre les livres de l'histoire divine où son règne est raconté, il y a le *Psaume soixante et onzième*, dont le titre porte son nom : [« de Salomon »]. Tant de choses y sont dites qui ne peuvent absolument pas lui convenir et qui ne s'appliquent très clairement qu'au Seigneur Christ que, manifestement, nous n'avons en lui qu'une figure, une simple esquisse, et dans le Christ la présence de la réalité même. Ainsi, on connaît les frontières qui limitaient le royaume de Salomon, et pourtant on lit dans ce Psaume, pour ne pas parler du reste: « *Il dominera de la mer à la mer et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre* » (Ps 71, 8), ce que nous voyons réalisé dans le Christ. C'est bien au bord du fleuve que sa domination prit son essor, lorsque, baptisé par Jean qui le montrait, il commença d'être connu par ses disciples, lesquels l'appelèrent non seulement Maître (*magistrum*), mais encore Seigneur (*Dominum*, cf. Jn 1, 35-42).

Preuve que cette prophétie : « *quand tes jours seront accomplis, tu dormiras avec tes pères et je susciterai ton lignage après toi* » (2 Sa 7,12-13) ne concerne pas Salomon : c'est du vivant de son père David que Salomon commença à régner. Quant à la maison qui sera construite par le futur descendant de David annoncé dans ce psaume, elle ne sera ni de bois ni de pierres, mais d'hommes et c'est celle-là même que nous nous réjouissons de construire. C'est en effet à cette maison, c'est-à-dire aux fidèles du Christ, que s'adresse l'Apôtre en disant: « *Car le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple* » (1 Co 3, 17).

## **2. La prophétie du Psaume 88, d'Aethan l'Esrahite (XVII, 9-13)**

XVII, 9. Voilà pourquoi dans le Psaume quatre-vingt-huitième, intitulé : « *Intelligence d'Aethan l'Israélite* » (*Intellectus ipsi Aethan Israelitae*), sont rappelées les promesses de Dieu au roi David, et on y trouve des expressions semblables à celles du Livre des Rois. Ainsi : « *J'ai juré à David mon serviteur : Pour toujours j'affermirai ton lignage* » (Ps 88, 4) [...]. « *J'étendrai sa main sur la mer et sa droite sur les fleuves. Il m'invoquera : Tu es mon père, mon Dieu et le défenseur de ma vie. Je ferai de lui mon premier-né et je l'élèverai au-dessus des rois de la terre. Je lui conserverai à jamais ma miséricorde et mon alliance avec lui sera fidèle. Et je garderai sa postérité dans les siècles des siècles, et son trône comme les jours du ciel* » (Ps 88, 26-30),

Augustin suit ici le texte de la Septante à propos de l'origine d'Aethan (Ἰσραηλίτη, « *Israélite* ») alors que l'hébreu parle d'un *Aethan l'Esrahite*, qui fut prophète au temps du roi David. (cf. XVII, 12). Ce Psaume en tout cas n'est pas de David, mais parle de David.

Première remarque : « *Toutes ces paroles s'entendent du Seigneur Jésus sous le nom de David* » (XVII, 9), lui qui est né d'une Vierge de la descendance de David. Et lorsque, plus loin,

on évoque les péchés possibles des fils de David – ce qui pourrait à juste titre s'appliquer à Salomon – et les châtements destinés à les corriger, cela ne peut se comprendre que du « Christ total ». En effet, il ne peut s'agir de la Tête – du Christ Jésus lui-même – en laquelle on ne saurait trouver le moindre péché, mais bien des membres qui constituent son Corps, ce Corps que nous sommes. Et en effet, lorsqu'il persécutait les fidèles du Christ, Paul s'entendit dire par Jésus lui-même : « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* » (Ac 9, 4).

Cependant, pour confirmer qu'il ne reviendra pas sur sa promesse, le Seigneur ajoute : « *Sa postérité demeurera éternellement. Son trône sera comme le soleil en ma présence et comme la lune établie d'une façon parfaite pour toujours en témoin fidèle dans le ciel* » (Ps 88, 37-38).

XVII, 10. Après la confirmation très ferme d'une si grande promesse, pour qu'on ne la crût pas accomplie en Salomon, le psalmiste dit, comme si ce n'était qu'un objet d'espérance, non de réalisation: « *Mais toi, Seigneur, tu l'as rejeté et réduit à rien* » (Ps 88, 39). Ce fut en effet ce qui arriva au royaume de Salomon chez ses descendants, jusqu'à la ruine de la Jérusalem terrestre elle-même, siège de son royaume, et surtout jusqu'à la destruction du temple construit par Salomon. Mais pour qu'on ne croie pas que Dieu ait agi contre sa promesse, il ajoute aussitôt: « *Tu as différé ton Christ* » (Ps 88, 39).

Ce report à plus tard (*distulisti*) n'est pas dans la Bible hébraïque et ne semble se trouver que dans la Septante (ἀνεβάλου τὸν χριστόν σου), ce qui veut dire, pour Augustin que, même s'ils ont reçu l'onction, ni David, ni Salomon, ni leurs successeurs à Jérusalem et à Samarie, pas plus que Saül épargné par David dans la grotte à cause de cette onction (1Sa 24,7), ne furent l'Oint véritable, le « Christ ». Chacun de ces rois n'en fut que la figure, pour ne pas dire la figure négative, l'essentiel étant dans leur remplacement annoncé au profit d'un roi d'une tout autre nature. Mais c'est toujours un Messie terrestre que les Juifs attendent<sup>9</sup>...

La suite du Psaume (Ps 88, 40-46) évoque la dévastation de Jérusalem par ses ennemis :

XVII, 10 [...] Tous ces malheurs sont arrivés à la Jérusalem esclave où régnèrent aussi quelques fils de la Jérusalem libre, gardant cette royauté comme un dépôt temporaire, mais espérant, dans le véritable Christ, le règne de la Jérusalem céleste, dont ils étaient les fils. Comment ces événements sont-ils survenus en ce royaume? C'est ce que montre l'histoire, qu'il suffit de lire.

« *Dont ils étaient les fils* ». Ce passé renvoie à la prédestination. Entendons : à la relation singulière et mystérieuse que chacun entretient avec Dieu qui restaure et oriente vers lui par sa grâce les libertés humaines. Ce sont ceux qui « *ont franchi la terre* » (cf. 1 Sa 2,4, LXX)...

Puis le Psaume devient prière, et cette prière est, elle aussi, une prophétie: « *Jusques à quand, Seigneur, te détournes-tu jusqu'à la fin ?* » (Ps 88, 47) :

XVII, 11. [...] Cette fin doit s'entendre comme les derniers temps, quand cette nation croira elle aussi au Christ Jésus, fin avant laquelle devaient s'accomplir les tourments que le prophète a déplorés plus haut. D'où ce qui suit: « *Ta colère brûle comme un feu. Souviens-toi quelle est ma substance* »<sup>10</sup> (Ps 88, 47-48). Par là, on ne peut rien comprendre de mieux que Jésus lui-même, de la substance de ce peuple dont il a tiré sa nature de chair. « *Car ce n'est pas en vain que tu as établi tous les*

<sup>9</sup> Cf. Philippe Haddad, *Pour expliquer le judaïsme à mes amis*, In press édition, 2000, « les messies (*machiah* = oint) étaient avant tout le grand prêtre et le roi. La fonction du messie n'était pas de transfigurer la réalité, mais de maintenir ou de restaurer la souveraineté d'Israël sur sa terre afin qu'elle accomplisse sa vocation sacerdotale » (p. 42). Et, un peu plus loin : « la venue du messie ne conditionne pas la réussite de l'Histoire. Au contraire, c'est la réussite de l'Histoire, c'est-à-dire la capacité des hommes à s'assumer dans la fraternité, qui conditionne la venue du rejeton de David » (p.44).

<sup>10</sup> La Septante utilise le mot ὑπόστασις (hypostase), manière de dire « ma réalité », « la durée de ma vie » (BJ)...

*fils des hommes* » (Ps 88, 48). S'il n'y avait pas un fils d'homme de la substance d'Israël, ce fils d'homme par qui seraient délivrés de nombreux fils d'hommes, ce serait bien en vain qu'auraient été créés tous les enfants des hommes. Certes, toute la nature humaine à la suite du péché du premier homme est maintenant tombée de la vérité dans la vanité ; voilà pourquoi un autre Psaume dit : « *L'homme est devenu semblable à la vanité, ses jours passent comme l'ombre* » (Ps143,4), mais ce n'est pas en vain que Dieu a créé tous les fils des hommes puisque par le Médiateur Jésus, il en délivre un grand nombre de la vanité ; et ceux dont il a prévu qu'ils ne seraient pas libérés, c'est pour l'utilité de ceux qui seront sauvés et pour la comparaison contrastée des deux Cités. Ce n'est donc pas en vain qu'il les a créés dans l'ordonnance si belle et si juste de toute la créature rationnelle.

La « créature rationnelle » comprend les anges et les hommes, c'est-à-dire les créatures libres et capables d'aimer. Sans l'incarnation du Christ et son acte de suprême obéissance sur la croix, c'est en vain que Dieu aurait créé l'humanité et lui aurait proposé de partager sa vie, qui est amour, puisqu'il savait qu'elle pécherait. Pourquoi, en effet, avoir mis en nous le désir d'une éternité heureuse, si c'est pour nous voir périr ? Mais le vrai Médiateur est venu nous ouvrir le chemin par lequel nous nous libérons de la désobéissance du premier homme.

Voilà qui répond, au moins partiellement, à l'objection que nous entendons parfois et qui repose sur notre principe d'égalité, un principe qui néglige par ailleurs la singularité de chaque homme et le mystère qui l'habite : pourquoi Dieu permet-il qu'il y ait des damnés ? Mais poser une telle question, c'est oublier que, sans le risque de nous perdre à jamais ou de nous damner pour toujours, notre liberté ne serait plus que celle d'une girouette, privés que nous serions de la charge de nous réaliser nous-mêmes et donc tout à fait inconscients de notre besoin d'être sauvés ! Car, que gagne-t-on à négliger ce que l'Écriture nous révèle de Dieu et de nous-mêmes, et à déclarer Dieu injuste ou maladroit, ou pire, à dire que c'est lui qui choisit de nous perdre ? Rien de positif, sinon le fait de nous déposséder nous-mêmes de notre liberté et de la responsabilité de ce que nous devenons par nos actes, avec pour seule excuse les divers déterminismes, externes ou internes, que nous subissons ! Or, ce que Dieu nous dit c'est qu'il nous a sauvés par son Fils, qui nous a donné sa vie pour que nous puissions, avec lui et en lui, nous réorienter vers le Père, source de toute vie. En effet, ce salut qui consiste précisément dans la guérison de notre liberté, ne saurait en nous s'opérer sans nous, et encore moins, malgré nous. Car la grâce n'est rien d'autre que cette relation confiante que nous entretenons librement avec Dieu et sur laquelle nous pouvons absolument compter puisque, précisément, elle nous vient de lui. Telle est la force de la foi qui nous vient de Dieu et qui est amour, elle qui nous libère de la peur de la mort et donc du poids de tout déterminisme, puisqu'elle nous fait vivre avec le Christ.

MB N'est-ce pas à partir du péché que nous trouvons Dieu ?

JM Le péché est rupture de relation avec Dieu et le plus souvent nous vivons cette relation en éprouvant le manque, causé par le péché. Mais réaliser que l'on s'est privé de Dieu en péchant, c'est déjà être touché par la grâce et revenir à lui. Comme l'enfant prodigue.

MB Si David n'avait pas péché, il n'aurait pas composé cette merveilleuse prière.

SGJ Mais est-ce que Dieu intervient ou n'intervient pas ? Qu'est-ce que c'est que la grâce ? Qu'est-ce qui explique une conversion comme celle de saint Paul ? Ou bien, on est avec Pélagie et l'homme se suffit à lui-même ; ou bien il faut une grâce car rien ne se fait sans Dieu et, alors, comment articuler les deux ? Et s'il y a une intervention de la grâce, pourquoi a-t-elle lieu pour certains et non pas pour d'autres ?

DA C'est peut-être le choix de Dieu

SGJ Si c'est le choix de Dieu, on n'est pas libre... Je pense à mon ami qui me dit : j'aimerais bien croire, je me mets à genoux, mais ça ne vient pas... Qu'est-ce qui fait

que Claudel, rentrant dans une église un certain jour, lui, est saisi par une conversion immédiate ?

JM Il y a le fait, que nous a rappelé saint Augustin, que Dieu parle aux hommes par des hommes. Il me semble que si un homme se convertit c'est qu'il a été auparavant, directement ou indirectement, en contact avec le message divin, comme Paul à travers les chrétiens qu'il persécutait...

SGJ Mais peut-on imaginer Himmler parti gazer des Juifs et s'arrêtant en chemin...

DA Paul était un Juif pratiquant...

SGJ Justement, Paul avait donc toutes les raisons de persécuter les Chrétiens puisqu'il voyait en eux une secte dangereuse et blasphématoire.

JM Il avait toutes les raisons en s'en tenant à la lettre de la Loi et non à son esprit... Mais je crois qu'il y a un grave malentendu au sujet de la grâce : elle est relation. Autrement dit, s'il n'y avait pas quelque chose comme une « tête de pont » dans l'homme, la grâce ne pourrait pas agir. Il y a une préparation de la grâce dans le cœur de chacun avant même qu'il en prenne conscience et cette préparation ne pourrait pas se faire s'il n'y avait pas chez l'homme un début de conversion. [...] Il faudrait voir ce qui empêche cet homme de croire : il dit qu'il veut croire et qu'il ne peut pas [...] Tout dépend de l'idée que certaines personnes se font de Dieu et de son action, sans compter l'obstacle que peut représenter leur expérience personnelle de l'Église.

SGJ Il y a quand même un mystère dans tous ces récits de conversion. Au moins qu'on pose le problème et qu'on en conclue au mystère...

JM. C'est évidemment un problème crucial, mais j'aimerais terminer la présentation de ce Psaume 88 par saint Augustin.

Le verset qui suit : « *Quel est l'homme qui vivra et ne verra pas la mort? Qui arrachera son âme de la main de l'enfer ?* » (Ps 88, 49) L'enfer ici, l'Hadès, c'est le séjour des morts et seul le Christ, « de la substance d'Israël » a eu la capacité de ressusciter et de vaincre la mort pour toujours, lui qui a dit : « *j'ai le pouvoir de quitter ma vie et de la reprendre* » (Jn10,18).

XVII, 12. La fin de ce Psaume porte : « *Où sont, Seigneur, tes bontés d'autrefois, que tu as jurées à David dans ta vérité ? Souviens-toi, Seigneur, de l'opprobre de tes serviteurs, que je porte en mon sein avec celui de nombreuses nations ; ce que tes ennemis m'ont reproché, Seigneur, ce qu'ils m'ont reproché c'est le changement de ton Christ* » (commutationem Christi, Ps 88, 50-52, Septante<sup>11</sup>). Cela est-il dit au nom de ces Israélites qui attendaient pour eux l'accomplissement de la promesse faite à David, et non pas plutôt au nom des Chrétiens, Israélites selon l'esprit et non selon la chair ? On peut se le demander.

Dans ce Psaume, le prophète Aethan désigne sous le nom de David, encore vivant, ceux qui descendront de lui, mais il le fait d'une manière ambiguë, car il est difficile pour un chrétien de savoir s'il s'agit des descendants de David selon la chair – des Israélites qui seront éprouvés par l'exil et la déportation – ou de ses descendants selon l'esprit, c'est-à-dire des Juifs devenus chrétiens, auxquels les païens ne manqueront pas d'objecter à la crédibilité de leur foi, la passion et la croix du Christ, bien peu conformes à l'idée que les Juifs se faisaient du Messie, puisque, selon la foi chrétienne, « *c'est en mourant que le Christ est devenu immortel* ». La face du Messie a donc changé.

XVII, 12 On peut encore comprendre le *changement du Christ* comme un opprobre à l'adresse des Israélites, parce que celui qu'ils attendaient pour eux est passé aux Gentils, comme le leur reprochent de nombreuses nations qui ont cru au Christ

---

<sup>11</sup> Bible du Rabbinate : « *Souviens-toi, Seigneur, des outrages dirigés contre tes serviteurs, que j'ai eu à porter dans mon sein, de la part de peuples nombreux ; outrages dont tes ennemis, Éternel, m'abreuvent, qu'ils déversent sur les pas de ton Oint* ».

selon la nouvelle Alliance alors qu'eux persistent dans l'Ancienneté (*vetustate*). D'où ces paroles : « *Souviens-toi, Seigneur, de l'opprobre de tes serviteurs* », car loin de les oublier, le Seigneur les prend plutôt en pitié, de sorte qu'eux aussi, après cet opprobre, croiront en lui. Mais le premier sens que j'ai donné me paraît plus approprié, car reprocher à des ennemis du Christ le fait que le Christ les a abandonnés en passant aux Gentils, s'accorde mal avec les mots: « *Souviens-toi, Seigneur, de l'opprobre de tes serviteurs* » : en effet, on ne saurait appeler de tels Juifs des serviteurs de Dieu, alors que ces mots conviennent à ceux qui, souffrant au nom du Christ d'humiliantes persécutions, ont pu se rappeler qu'un royaume sublime fut promis aux descendants de David, [...] Et que signifie: « *Souviens-toi, Seigneur* », sinon : prends-moi en pitié et, pour l'humiliation que j'ai supportée patiemment, rends-moi l'exaltation que tu as jurée à David dans ta fidélité ?

Autrement dit, Dieu a promis un royaume éternel à David et ce royaume, partiellement réalisé avec lui et ses fils, va être détruit. D'où cette prière des Israélites : « *Qu'as-tu fait Seigneur de tes promesses ?* ». Mais, quelques siècles plus tard, paraît Jésus en qui certains Juifs reconnaissent le Messie et qui en deviennent les disciples, avant d'être eux-mêmes saisis par une autre déception, parfaitement résumée le soir de Pâques, par les disciples d'Emmaüs, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent Jésus ressuscité, à la fraction du pain, dans ce mystérieux compagnon qui les avait rejoints sur le chemin (Lc 24) : comment comprendre que « *celui qui devait délivrer Israël* », se soit laissé clouer sur une croix par l'occupant romain ? Comment peut-on croire en un Messie crucifié ? Mais il y eut le tombeau vide découvert par les femmes et cette rencontre bouleversante qu'ils viennent de faire et au cours de laquelle il s'est fait reconnaître, lui qui avait souvent dit que son Royaume n'était pas de ce monde. Et pour nous, il y a par l'eau du baptême, le passage qui est à vivre au jour le jour, de la vie selon le monde, une vie qui n'a pas d'autre horizon que la mort, à la vie selon Dieu, qui est éternelle.

SGJ Aujourd'hui cela nous paraît évident, mais il n'en fut pas de même aux premiers siècles : le message chrétien était incroyable, insensé...

JM Oui, cet étonnant mystère fait tellement partie de notre culture et de nos habitudes, que nous n'y pensons plus guère. Cependant nous avons l'incroyance de nos contemporains qui nous interpelle et nous invite à réveiller notre foi.

Mais revenons à ce que dit saint Augustin de ce « changement » du Messie, ou du Christ.

XVII, 12 [...] Voilà pourquoi la conclusion de ce Psaume: « *Béni soit le Seigneur à jamais ! Amen, amen !* » (Ps 88, 53) s'applique bien au peuple de Dieu tout entier relevant de la Jérusalem céleste : aux justes cachés dans l'Ancienne Alliance avant la révélation de la Nouvelle, comme aux fidèles qui, après cette révélation, appartiennent manifestement au Christ. La bénédiction du Seigneur sur la descendance de David n'est pas apparue seulement à une certaine époque comme celle des jours de Salomon, mais elle est à espérer pour l'éternité et c'est dans cette espérance très certaine qu'il est dit *Amen Amen (Fiat, Fiat)*, la répétition de ce mot étant la confirmation de cette espérance. C'est en comprenant cela que David a pu dire au second livre des Rois<sup>12</sup>, dont nous nous sommes écartés pour ce psaume : « *Tu as parlé en faveur de la maison de ton serviteur pour un temps*

---

<sup>12</sup> Il s'agit pour nous qui suivons la Bible hébraïque, du second livre de Samuel, second livre des Rois selon la Septante qui en compte quatre, les deux premiers étant ceux de Samuel, de sorte que Rois III est en fait Rois I. Notons que le recueil des *Prophètes*, distinct de celui de la *Loi* (le Pentateuque), commence avec le livre de Josué... Les Psaumes, les livres sapientiaux et d'autres écrits font partie du troisième recueil : *Hagiographies*.

*lointain* » (2 Sa 7, 19). Et un peu après : « *Commence dès maintenant et bénis jusque dans l'éternité la maison de ton serviteur* » (2 Sa 7, 29) et la suite. En effet, il allait engendrer un fils dont les générations conduiraient jusqu'au Christ par lequel sa propre maison serait éternelle, en même temps qu'elle serait la maison de Dieu : maison de David à cause de la race de David, en même temps que maison de Dieu, à cause du temple de Dieu, fait d'hommes, non de pierres, où habitera pour jamais le peuple avec son Dieu et en son Dieu, Dieu avec son peuple et en son peuple. Ainsi Dieu remplira son peuple et le peuple sera plein de son Dieu, quand *Dieu sera tout en tous* (cf. 1 Co 15,28) ; il est la récompense dans la paix, lui qui est la force dans la guerre. [...]

Notre force dans nos combats contre le mal sur cette terre ; notre paix dans l'éternité.

XVII,12 [...] *C'est cette maison que nous bâtissons nous-mêmes en vivant bien, et Dieu aussi en nous aidant à bien vivre; car si Dieu ne bâtit la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent* (cf. Ps 126, 1). Et quand sera venue la suprême dédicace de cette maison, alors s'accomplira ce que Dieu dit ici par la bouche de Nathan : « *Et j'assignerai un lieu à mon peuple d'Israël et je l'enracinerai et il habitera à part et n'aura plus de soucis; et le fils d'iniquité n'osera plus l'humilier comme au commencement où j'ai établi des Juges sur mon peuple d'Israël* » (2 Sa 7, 10-11).

Cette paix ne fut donc que signifiée par le règne de Salomon qui, durant quarante ans (1R 11,42), en fut l'esquisse – « l'ombre de l'avenir » – alors que, avant lui, « *sous le Juge Aod, il y avait eu quatre-vingts ans de paix* » (Jg3, 30). Mais ce Royaume d'Israël était aussi un royaume de ce monde et il l'était devenu bien davantage qu'à l'époque où Dieu lui-même gouvernait son peuple par des Juges, ce qui prouve qu'Israël n'a pas beaucoup gagné à avoir un roi « comme les autres peuples ». En effet, l'important pour lui, du point de vue de la cité de Dieu dont il est le signe, c'est de vivre selon Dieu et non pas selon l'homme.

Vivre selon Dieu, ce n'est pas fuir les hommes, mais vivre avec eux selon l'esprit de Dieu, en voyant en chacun « *ce frère pour lequel le Christ est mort* » (cf. 1 Co 8,11). C'est vivre sous le regard de Dieu, « *marcher devant lui* », selon la parole donnée à Abraham : « *Plais à mes yeux et sois intègre* » (Gn17, 1, cité par Augustin en XVI, 26 :)<sup>13</sup>, tout en aménageant au plus juste la cité terrestre de telle sorte qu'elle puisse donner aux hommes l'idée et le désir de la cité de Dieu.

XVII, 13 [...] *Jamais non plus ce peuple n'a gardé son royaume sans avoir à craindre de tomber sous un joug ennemi, parce que l'instabilité des choses humaines n'a jamais concédé à aucun peuple une sécurité qui le mît à l'abri de toute invasion funeste pour sa vie. Ce lieu où nous attend un séjour si pacifique et si serein est lui-même éternel et réservé aux enfants éternels de la libre Jérusalem où se trouve le vrai temple d'Israël : car ce nom signifie « qui voit Dieu ». C'est dans le désir de cette récompense qu'il faut vivre saintement par la foi, en cet exil plein d'épreuves.*

C'est sur ce constat de l'instabilité des choses humaines dont n'a pas été exempté le royaume d'Israël, que nous nous arrêterons pour aujourd'hui, reportant à la prochaine fois l'étude de la fin du Livre XVII et plus précisément de cette troisième section : *David et les prophéties sur la royauté* (XVII, 8-19). Nous verrons comment par une sélection de quelques psaumes David annonce ce futur royaume d'Israël qui durera « *jusque dans l'éternité* » et qui n'est autre que la Cité de Dieu.

---

<sup>13</sup> TOB : « Marche en ma présence et sois intègre ». BJ : « Marche devant ma face et sois intègre ».